

# L'exhibitionniste anorexique, le voyeur-souffleur et la poupée gonflable

Jacques Bélanger

Number 56, Spring 1993

L'offrande des vivants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15024ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélanger, J. (1993). L'exhibitionniste anorexique, le voyeur-souffleur et la poupée gonflable. *Moebius*, (56), 79–88.

## L'EXHIBITIONNISTE ANOREXIQUE, LE VOYEUR-SOUFFLEUR ET LA POUPÉE GONFLABLE

Jacques Bélanger

*À Jean Leahey*

Ma vie amoureuse – et ma vie tout court! – s'achève comme elle a commencé; dans un chaos de détritrus. Des deux femmes que j'ai aimées, ne subsistent qu'une moitié de sac de plastique et quelques souvenirs. Bien que tout le bas de mon corps soit transformé en sac à ordures, il me reste mes deux mains avec lesquelles je trace péniblement la fin de mon odysée. Comment ai-je pu en arriver là?

J'ai rencontré la première femme de ma vie dans une ruelle. D'aucuns contesteront sans doute ce choix, déclarant qu'il s'agit là d'un lieu peu propice aux rencontres amoureuses de qualité. Qu'il se détrompent! Pour un voyeur de ma trempe, la ruelle représente ce qu'il y a de mieux sur cette terre pour l'élaboration d'un grand amour.

Mon aventure amoureuse prit son envol un soir de pleine lune. Après le souper, j'avais l'habitude d'écumer les ruelles de la Haute-Ville, muni de puissantes jumelles, pour mieux contempler les corps féminins qui se dessinaient à travers toutes ces fenêtres éclairées. La plupart des femmes qui s'immisçaient dans mes lentilles n'étaient pas mal, certes, mais ne me donnaient pas ce que l'on appelle le grand frisson. Je commençais à désespérer de la gent féminine, jusqu'à ce fameux soir de pleine lune, lors duquel l'amour vint se coller sur les lentilles de mes jumelles.

C'était une grande femme d'une maigreur famélique, à la chevelure châtain clair. Elle pratiquait, devant sa fenêtre illuminée, une danse lascive et complexe. Cet amalgame de strip-tease et de break-dance exerça sur moi une fascination quasi morbide. Ses seins décharnés, striés de veines bleues, battaient la mesure sur une poitrine aux côtes saillantes. Ses aisselles, résolument glabres, laissaient couler la rivière intermittente d'une transpiration que j'ai tout de suite jugée érotique. Ses cuisses, pareilles à des tiges de bambou séché, oscillaient à un rythme hypnotique et mettaient en valeur ses beaux genoux cagneux qui s'entrechoquaient avec frénésie. J'étais conquis au-delà des espérances les plus folles du cupidon détraqué qui parrainait mon éros. Je revins chaque soir assister à la Grande Danse de la Pitié que donnait ma belle ballerine à l'âme disloquée. Elle me voyait lui prodiguer des gestes d'encouragement et, comme tout artiste qui se respecte, en était grandement flattée.

Son spectacle me bouleversa à un point tel que je pris la décision d'emménager dans un appartement dont le derrière était situé face à celui de ma douce chorégraphe. Notre vie en commun débuta. Bien sûr, nous dûmes effectuer quelques ajustements. Par exemple, j'éprouvais certaines difficultés à bien distinguer les morceaux choisis des majestueux ballets de mon amie parce que la vitre de sa fenêtre était obstruée par une saleté repoussante. Je le lui ai dit, à force de gestes, et elle finit par comprendre. Nous convînmes de laver, tour à tour, la fenêtre de l'autre. Une fois par semaine ferait l'affaire.

Hormis ces petites adaptations inhérentes à toutes les unions, nous vivions une existence paisible et rangée. Comme tous les couples, nous étions bousculés par une vie qui s'avère, hélas! de plus en plus trépidante. Je voyais ma bien-aimée dans sa fenêtre chaque matin, avant de partir au travail. Nous nous échangeions sourires et saluts.

Malgré cet état – que l'on décrit habituellement de ce monstrueux vocable de «concubinage» –, je continuais à mener le même train de vie qu'avant. Chaque soir, revenant de la fabrique de ballons où j'exerçais la profession de souffleur, j'avais l'habitude d'arrêter chez mon ami le Grec, qui me servait invariablement le même plat, une somptueuse

salade accompagnée d'une généreuse portion de ce fromage feta dont j'ai toujours raffolé. Après avoir expédié mon repas, je m'adonnais, jadis, à mon occupation favorite, le voyeurisme de ruelle. Néanmoins, ayant trouvé l'âme sœur, j'ai suspendu cette activité. En effet, l'amour véritable n'est pas sans impliquer quelques petits sacrifices, que diantre! De plus, cet amour partagé suppose de nouvelles responsabilités. Le problème des enfants, par exemple.

Pour calmer mes inquiétudes au sujet d'une grossesse non désirée, je m'empressai de communiquer mon angoisse à ma bien-aimée. Elle comprit et se procura illico un stérilet. Quelques années passèrent, et nous décidâmes d'officialiser notre union. Le mariage fut décidé après une session dansante des plus mouvementées. Ma fiancée avait décidé de me montrer un extrait de ballet africain. Elle y fut merveilleuse, tenant tous les rôles, du cannibale à la marmite, en passant par la troupe entière de vaillants guerriers. Ce fut une soirée très ethnique, croyez-moi! Que voulez-vous, dans une société pluraliste comme la nôtre, il est nécessaire de s'ouvrir à des horizons autres que ceux que l'on contemple habituellement. Nous étions un couple ouvert. Ouvert et protégé. Nos fenêtres respectives nous accordaient une certaine défense contre la dispute, chancre qui infecte, un jour ou l'autre, la totalité des alliances. Nous risquions peu. Emmaillottés dans notre gangue de plastique transparent, notre cosse individuelle, nous croissions dans une osmose vitrifiée, tels des haricots dans une serre chaude. Aucune conversation directe, seulement des dialogues de mimodrame. Et, lorsque l'atmosphère devenait irrespirable, nous refermions chacun nos persiennes en attendant la fin de la crise.

Notre mariage fut célébré dans la plus stricte intimité. Parents et proches amis ont constitué une haie d'honneur qui partait de nos arrière-cours respectives et traversait la ruelle pour symboliser notre rapprochement mutuel. Tous y étaient : le parachutiste agoraphobe avec la joueuse de tuba ketchupophage, la harpiste sourde et le monologuiste aphasique, le chef d'orchestre épileptique et la Japonaise punk. Côté musique, la compagnie de ballons avait délégué, en la fine fleur de ses représentants, un orchestre composé de

frotteurs de ballons et de joueurs de bombarde. J'étais si ému qu'un os de poulet n'aurait pu passer par ma gorge hermétiquement serrée. Néanmoins, le point culminant de notre émoi mutuel fut, sans contredit, l'échange des vœux. Le célébrant, un orateur muet, nous a servi une pantomime délirante. Comme réponse, nous avons convenu que le «oui» s'exprimerait comme suit : chacun des fiancés se taperait sur la tête avec fièvre en montrant les dents. Ce qui fut fait, de part et d'autre, avec un rare enjouement. Comme cadeau de mariage, ma jeune épouse m'offrit des condoms en peau de boa constrictor. Ceux-ci, outre leur résistance, s'enroulent plus facilement autour du sexe. Pour ma part, je lui donnai un séparateur de portions alimentaires. Mon amie, de par son état d'anorexique, apprécia grandement.

Après cette cérémonie, la vie reprit son sens des deux côtés de la fenêtre.

Les années passèrent. Nous dûmes nourrir la flamme de notre amour avec plus d'imagination que naguère. Les séances de déshabillage de mon épouse devenaient de plus en plus lassantes. C'est à cette époque que j'ai pris l'habitude d'aller faire un tour dans un sex-shop pour y glaner des dessous séduisants. Au début, les ensembles de satin rose bonbon faisaient l'affaire, surtout qu'ils étaient transparents!

Peu à peu nous perdîmes notre naïveté de jeune couple. La vie en rose bonbon perdait de son charme. Il nous fallait de l'épicé, du jamais vu. C'est alors que ma tendre moitié décida d'ajouter des sous-vêtements de dentelle noire à sa collection. S'ensuivirent des dessous à jarretelles agrémentés de petits clous dorés et de petites culottes rouge vif dotées d'une bordure de dentelle avec ouverture au sexe. Plus le temps passait, plus l'assaisonnement se devait d'être corsé. J'ai dû me résoudre à aller explorer les replis les plus sombres du sex-shop pour lui procurer ses costumes de scène. Elle devint une strip-teaseuse-cuir, bardée de peaux de vaches espagnoles qui lui donnaient un air inquiétant. Son masque de Zorro et son fouet laissaient déteindre une aura glauque autour de sa personne. Je contemplais ce diadème d'enfer avec le vertige de l'angoissé chronique.

Hélas! même l'angoisse vient à s'user! Arrive la période vaseuse où le voyeur assiste à son spectacle de façon purement accidentelle, simplement pour combler le vide de son temps. J'étais pareil à ces automates pornographes qui font la queue pour obtenir cette peine capitale qu'est la bandaison, une condamnation sans sursis que l'on doit obligatoirement purger en compagnie de quelqu'un. Sinon ce n'est que faiblesse et cécité.

L'Irréparable commença à se montrer le bout du nez lorsque, passant devant la vitrine du sex-shop de mon quartier, j'y découvris l'être le plus fascinant qui soit : une poupée gonflable dans toute sa splendeur! Elle avait des yeux de chatte fiévreuse. Ses seins étaient immenses, autrement plus affriolants que les pauvres pendards rachitiques de ma femme. Ses jambes étaient gainées de bas de soie blanc-virginité. Je basculai d'affection pour cette femme-baudruche qui semblait m'attendre depuis le commencement des temps. Ce visage, franc et intelligent, a vite fait de briser les dernières attaches de ma vie maritale. Le mal était fait. J'allais m'engager sur la pente périlleuse de l'adultère!

De retour chez moi, je m'empressai de fermer mes persiennes de façon hermétique pour que ma tendre moitié ne puisse percevoir le trouble qui se répandait en moi, semblable à des gouttes d'huile plongeant témérairement dans un début de mayonnaise. Dire que ma femme et moi croyions que nos fenêtres prémunissaient notre mariage contre le chancre adultérin. Les vitres épaisses sont utiles contre les miasmes et les éclats de voix mais sont impuissantes contre les taches graisseuses de l'Ennui. Notre amour était au bord du gouffre!

Lorsque j'ouvris mes persiennes, ma ballerine détraquée me regardait d'un air suspicieux. Je lui fis un grand bras d'honneur, ce qui signifie, dans notre idiome intime : «Absent pour cause d'auto-frottage de sexe en rut». L'explication ne la satisfit guère car elle savait pertinemment que cet acte n'était pratiqué que la nuit. Elle devint méfiante, me surveillant avec une rigueur toute paranoïaque. Si j'arrivais en retard chez moi, je devais subir les assauts furieux de la harpie.

Après deux jours de réflexion, je pris le parti d'inviter la femme gonflée chez moi. Suite à une vile transaction de bas mercantilisme (savent-ils que l'amitié ne s'achète pas?), je pus sortir du sex-shop avec ma conquête de caoutchouc sous le bras. J'étais fier de moi, mais mon amour-propre fut vite éclaboussé par ces gens de la rue qui riaient sur mon passage. C'était manifestement une réaction de jaloux, car il est bien connu que l'ensemble des citoyens réproue les unions mixtes. La peau humaine unie à l'hévéa fait jaser. Ces sales racistes devaient se dire : «Tu as le droit de te lier avec une étrangère mais pense donc aux enfants malheureux que tu risques de lui faire!» Ces imbéciles oublièrent que, possédant des condoms en peau de boa constrictor, je ne risquais pas de la mettre enceinte, ni de contracter ces maladies transmissibles sexuellement que peuvent propager les poupées gonflables qui mènent une vie dissolue. L'herpès caoutchouteux, le chancre gommeux, les ulcères laticifères et le coma butylique, très peu pour moi! Et tout cela sans compter le fameux cancer baptisé Bibendumus Michelinus par les savants, et surnommé «sida élastique» par la population. Cette terrible maladie transformait sa victime en un grand sac de polyéthylène vert. Les chances de guérison étaient presque nulles et la population était avertie de ne s'en tenir qu'à un seul partenaire, histoire de diminuer les risques. Nous entrons dans l'ère des précautions.

Sitôt entrés dans l'appartement, je me hâtai d'aller fermer les persiennes, appelées si justement «jalousies». J'allumai et attendis les réactions de madame-ballon. Sa bouche formait une espèce de O exagérément ouvert. Ce O, situé à mi-chemin entre le cul de la poule et l'exercice de stupéfaction, était destiné à un usage bien particulier mais je l'ignorais alors, perdu que j'étais dans ma recherche de l'Absolu. Cette expression d'étonnement perpétuel caressait mon ego de complexé morbide et faisait jaillir en moi la fontaine de l'orgueilleuse suffisance. Bref, je me prenais pour un autre. Ma déchéance, physique et morale, commença.

Dès ma copine installée, je me mis en tête de la séduire. À ce niveau, je possédais une expérience des plus complètes : «Habitez-vous chez vos parents? Quels sont vos

signes astrologiques d'horoscopes chinois et celtique? Votre numéro chanceux, etc.» Autrement dit, les informations essentielles à toute union sérieuse. Sa bouche en O me confirma l'admiration démesurée qu'elle avait pour moi. Je lui demandai alors si elle acceptait que j'abusasse d'elle. «Qui ne dit mot consent», dit le proverbe. Je l'amenai dans mon lit et elle couina de plaisir lorsque je la pénétrai. Mais, peut-être n'était-ce, après tout, que le frotti-frotta de mon condom de boa constrictor sur sa peau synthétique qui transformait ma maîtresse en violoncelle de luxe?

Après avoir consommé mon adultère, je rangeai mon amante dans le placard pour tout de suite rouvrir mes vertes jalousies. Le visage de mon épouse avait pris la couleur de mes persiennes. Elle se consumait dans une rage destructrice, mais je ne pouvais rien y faire, étant déjà amoureux de la femme de caoutchouc.

Pour ne pas avoir à subir les reproches de mon épouse, je pris l'habitude de n'aimer ma dulcinée imperméable que durant la nuit. Cette vie dans l'ombre n'était pas sans quelque charme. Nous pique-niquions dans la noirceur de mon appartement tout en causant avec animation. La conversation de mon amie étant très limitée, je devais en faire les frais. Elle était une écoutante exceptionnelle.

Mon épouse devint de plus en plus méfiante. Elle avait remarqué que je n'étais plus du tout le même homme. J'avais mûri au cours de nos longues années d'union. Nous étions un vieux couple, rassis par la routine, raviné par ces années de plomb qui nous étaient tombées dessus petit à petit. Notre union nous avait laissés tous les deux désabusés. Pour poursuivre dans la ronde de mes malheurs, j'avais négligé, un soir d'ivresse, de porter mon condom de boa constrictor. Comme il fallait s'y attendre, Georgita – c'était le nom suggéré par le fabricant – cessa d'avoir ses coulées mensuelles de plasticine rouge. J'ai tout d'abord cru à quelque irrégularité sans grande conséquence mais j'ai vite déchanté lorsque j'ai vu son ventre se gonfler peu à peu. **ELLE ÉTAIT ENCEINTE! MALÉDICTION!** Aller engrosser une poupée gonflable! J'allais payer toute ma vie pour une seule seconde de jouissance inattentive. Bien sûr, il y avait l'avortement, mais je craignais trop pour la vie de

ma maîtresse. Je frémissais à la seule pensée que l'avorteur, dans sa précipitation, ne dégonfle ma douce amie et fasse avorter, par la même occasion, notre si belle idylle. Il me fallait donc assumer les conséquences de mes actes. Après quelques semaines de réflexion, je me décidai à tout avouer à mon épouse. Je la convoquai, un soir d'orage, et lui montrai ma maîtresse qui arborait fièrement un ventre ballonné par la grossesse.

Ma presque ex-épouse pleura longuement. Ses larmes, mélangées de rimmel, traçaient de noirs sillons sur la vitre de sa fenêtre. J'étais à la fois désolé et soulagé. Je pouvais maintenant oser montrer mon véritable amour au grand jour. Aussitôt mon divorce obtenu, je m'empresserais d'épouser Georgita en secondes noces pour assurer à l'enfant qu'elle portait un nom honorable. Mais, contrairement à mes attentes, mon épouse refusa de m'accorder le divorce. Elle ne voulait pas de séparation. Dans ma rage, je fermai violemment mes persiennes et ne les rouvrit qu'après plusieurs semaines. La grossesse de Georgita tirait à son terme. Mon épouse presque répudiée n'était plus que l'ombre d'elle-même. Elle avait réduit considérablement ses quantités, passant de demi à des quarts de portions. Elle succomba, un soir où j'avais ouvert mes volets pour lui montrer toute l'affection que j'entretenais envers ma nouvelle compagne. Je pénétrai Georgita par derrière et c'est cette position peu orthodoxe qui contribua à l'achever. Elle tomba par terre et se brisa en mille miettes, comme un verre de cristal de Bohème. J'étais devenu enfin veuf!

Je lui offris des funérailles grandioses auxquelles je n'assistai pas. Une semaine plus tard, j'épousais Georgita, quelques heures avant qu'elle ne mette bas. Comme il fallait s'y attendre, elle donna naissance à une jolie petite fille. Des larmes de plastique glissaient sur les joues de ma jeune épouse. Elle était fière d'être devenue maman. La maturité s'inscrivait déjà sur ses joues lisses de butyle rosi par l'émotion. On décida mutuellement de baptiser notre fille du nom de Caoutchatte. Une nouvelle famille était née.

Un beau jour ensoleillé, je sortis pour prendre une marche avec ma femme et ma fille. Il fallait voir la tête des gens quand ils me virent déambuler avec Georgita à mon

bras et la petite Caoutchatte dans mon sac à dos transparent. Que faisaient-ils? Ces imbéciles riaient de tout leur saoul. Et on ose déplorer l'éclatement de la cellule familiale, par-dessus le marché! Pour une fois qu'un citoyen respectable a le courage de s'attaquer à l'épineux problème de la dénatalité, on le ridiculise comme s'il n'était qu'un vulgaire bouffon, un triste amuseur de populace!

Devant une telle incompréhension, je suis allé à l'épicerie avec ma paie du mois et j'ai acheté une immense cargaison de Pablum renforcé de sulfite anabolisé de fer inoxydable et, fort de cette incroyable masse protéique, j'allai m'enfermer à double tour, accompagné de mon monde bien à moi. Georgita n'ayant pas grand appétit et la petite Caoutchatte étant encore au sein, j'avais de quoi survivre à un siège de plusieurs mois.

J'ai cessé de travailler car je devais rester à la maison pour prendre soin de mes poupées absolues, abhorrées de tous, stigmatisées entre toutes les femmes. Maintenant que j'avais une famille, je n'allais pas me laisser écraser par une masse d'abrutis, dans un voyage sans retour. La nature avait fait la preuve que j'étais un homme entier. J'avais accédé au club des pères-de-famille-non-frelatée. Hévée garanti. Mariage mixte. Enfants à la double nationalité. Métis de caoutchouc et de peau humaine. Plus robustes, etc. J'allais créer une nouvelle dynastie : celle des humains qui ne rient plus, ne vieillissent jamais. Des êtres au beau visage molletonné n'ayant pas besoin de fard, juste un coup de torchon tous les quinze jours.

J'avais terrassé la Bête en la dévorant de mon ambition dévorante. Mais restaient les crasseux, les mongols, les Jésus de plâtre revisagés au plastic-wood, toute la gamme des jaloux à la mentalité castratrice. Non! Je n'allais pas me laisser avoir! Je placardai mes volets et mis tous mes meubles devant ma porte. Je venais de couper le cordon ombilical qui m'unissait à cette société malade. Plus de monde extérieur! Plus jamais, s'entend... J'allais consacrer le reste de mon existence à l'élevage de mes miasmes, les élevant à l'obéissance et à l'attaque, jusqu'à ce qu'ils deviennent les pit-bulls des microbes.

Ah ces miasmes dissolus! Ils n'étaient pas ceux que je croyais. Un soir, après avoir mangé ma double ration de Pablum renforcé, je me suis arrêté devant mon miroir, histoire de vérifier si ma prestance y était toujours. Réponse affirmative additionnée d'un détail cependant. Mon nez était affligé d'un petit bouton. Jusque-là, rien d'affolant. Néanmoins, cette minuscule excroissance était de couleur verte. Je pris mon mouchoir et pressai le bubon d'une main ferme et vigoureuse. Apparut alors dans mon mouchoir une petite pustule qui avait la forme et la dureté d'un bouton de col. Après une observation minutieuse, je me suis rendu compte que ce reliquat d'acné était de... CAOUTCHOUC! Était-ce possible que j'eusse contracté le sida élastique?

Ma première réaction en fut une d'incrédulité. Je ne pouvais accepter le fait que Georgita était porteuse. Fidèle comme elle était! Après de longues et nombreuses questions, elle finit par vider son sac. Quelques semaines avant que j'entre dans sa vie, elle avait subi les avances d'un vibreur de caoutchouc conçu à partir d'hévéa népalais. Le vibreur aux beaux yeux avait vite fait de séduire celle qui deviendrait ma femme. Elle ignorait alors que l'hévéa népalais était reconnu mondialement pour son haut coefficient de risque dans la propagation du Bibendumus Michelinus. Elle était donc, selon l'expression des savants, *plastico-positive*.

Folle de douleur, terrassée par la honte, ma Georgita délétère se précipita sur l'élément rougi de la cuisinière et s'éclata dans un bruit d'explosion, empuantissant la pièce d'une odeur de butyle avarié. Elle avait choisi le suicide pour se libérer de l'emprise de l'humiliation.

Pour une seconde fois je suis veuf. Ma vie tire lentement à sa fin. J'ai défait la barricade et entrouvert la porte de l'appartement pendant que j'en étais encore capable. Maintenant, le polyéthylène vert a rejoint mon tronc. Le bas de mon corps est devenu celui d'un sac à ordures. Ne subsistent que mon cerveau et la faculté de respirer. Bientôt, le mal aura atteint mes poumons et la vie me quittera après une violente pneumonie. Quelques jours plus tard, je serai totalement transformé en un sac à déchets.